



folio
POLICIER

ELSA MARPEAU

THRILLER

Les corps brisés

FOLIO POLICIER

Elsa Marpeau

Les corps brisés

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2017.

Couverture : D'après photos © Ozgurdonmaz / Getty Images.

Elsa Marpeau a grandi à Nantes avant de venir s'installer à Paris à dix-huit ans. Elle est l'auteur d'une thèse sur « Les mondes imaginaires dans le théâtre du XVII^e siècle » et a enseigné à Nanterre. Elle a ensuite vécu à Singapour. Après *Les yeux des morts*, qui a reçu le prix *Nouvel Obs-BibliObs* du roman noir 2011, elle a publié *Black Blocs*, *L'expatriée*, *Et ils oublieront la colère* et *Les corps brisés* dans la Série Noire, ainsi que *Petit éloge des brunes* dans la collection « Folio 2€ ».

Aux survivants

Le monde brise les individus et, chez beaucoup de gens, l'endroit brisé devient plus fort ; mais ceux qui ne se brisent pas, le monde les tue.

ERNEST HEMINGWAY, *L'adieu aux armes*

Il y a deux routes qui mènent à la vie. L'une est la route ordinaire, directe et honnête. L'autre est dangereuse, elle prend le chemin de la mort, et c'est la route géniale.

THOMAS MANN, *La montagne magique*

Cette histoire est inspirée de faits réels, survenus dans l'Yonne durant les années 1980 et dont les victimes sont connues sous le nom des « torturées d'Appoigny ».

Crash

La Bollène-Vésubie, dimanche 22 janvier 2017.

Sarah regarde droit devant. Elle appuie sur l'accélérateur. Elle atteint cent dix, cent vingt kilomètres-heure. Autour d'elle, la route n'est plus qu'un paysage abstrait, quasi mathématique. La vitesse la transperce de part en part. Elle naît du contact de son pied et de l'accélérateur, remonte le long de ses jambes, les irrigue, inonde son bassin, remonte dans sa poitrine et jusqu'au sommet du crâne où elle explose en gerbes comme si sa tête abritait les trois cent quatre-vingts chevaux du moteur. Son cerveau actionne la créature métallique qu'elle est devenue. Quand elle accélère, ce n'est pas la voiture, mais tout son organisme qui répond. Toujours fidèle, au garde-à-vous.

Sur l'asphalte, les pneus ATS libèrent des gerbes d'étincelles. Ce feu brûle au-dehors mais aussi à l'intérieur d'elle. Il la dévore, la consume entièrement. Elle ressent dans ses mollets, dans ses cuisses, la moindre imperfection du sol. Les creux, les

bosses, même infimes, de ce rallye Monte-Carlo dont elle dispute la dernière étape. Une épreuve reine des rallyes sur asphalte où il faut prévoir l'imprévisible, la neige et le vent.

La quatre-vingt-cinquième édition propose un parcours renouvelé à plus de quatre-vingt-cinq pour cent par rapport à celui de 2016. Dix-sept spéciales, réparties sur quatre journées de course. Trois cent quatre-vingt-deux kilomètres, soit sept kilomètres de plus que l'an dernier.

Après deux jours et demi de reconnaissance, le rallye a commencé jeudi à Monte-Carlo, place du Casino, par une première étape nocturne. Deux chronos dans les Alpes-de-Haute-Provence. Le deuxième jour s'est disputé dans les Hautes-Alpes et l'Isère. Cent soixante kilomètres chronométrés, la plus longue journée du rallye. Trois épreuves spéciales, à réitérer. Samedi, une nouvelle boucle à parcourir deux fois avant un dernier passage au parc d'assistance de Gap et un retour dans la principauté de Monaco en début de soirée.

Aujourd'hui, dimanche, c'est le dernier jour de course. Elle a fait trois chronos sur les quatre, dans l'arrière-pays des Alpes-Maritimes, sur les routes mythiques de l'arrière-pays niçois entre Lucéram et le col Saint-Roch.

Le soleil de janvier est d'autant plus éblouissant qu'il fait un froid glacial. Aucune humidité ne baigne le paysage de ses moiteurs brumeuses. Le temps sec dessine la route avec précision.

Dans l'habitacle, il fait une chaleur à crever. Son coéquipier lui égrène les notes qu'elle a prises

lors des trajets de reconnaissance. Mais Sarah ne l'écoute pas, elle ne voit que les lacets qui se font et défont à travers le pare-brise. Le pied sur l'accélérateur, connecté à chacun de ses nerfs tendus comme autant de fils électriques.

Sarah a toujours aimé la vitesse, les éclats des réverbères sur la carrosserie, la sensation du moteur sous ses pieds. Gamine, elle rêvait déjà de faire le grand huit comme son frère. Jeune adolescente, elle participait aux courses que Nathan organisait avec ses copains sur les chemins de campagne. Elle se saoulait du bruit des moteurs. Ils roulaient sur n'importe quoi : vélos, mobylettes trafiquées, motos, puis voitures dès qu'ils ont eu le permis. À dix-huit ans et trois mois, l'un comme l'autre. Elle s'est laissé convaincre de participer à sa première course comme copilote de son frère.

Elle accélère. Son adversaire : le temps, mesuré par des cellules photoélectriques au départ et à l'arrivée. Elle doit faire le meilleur chrono sur la spéciale, une route fermée à la circulation.

Rien n'existe que le volant qui prend feu sous ses doigts, le sol embrasé. Elle n'est plus à l'instant, elle est cent mètres plus loin, deux cents mètres, au prochain virage, à la prochaine ligne droite.

Jamais elle n'a conduit de voiture plus puissante sur ce rallye. Moteur d'un litre six. La bride des turbos est passée cette année à trente-six millimètres. Aileron plus agressif, vingt-cinq kilos de moins. Du jamais-vu. La voiture a l'air de voler.

C'est le dernier jour. Elle dispute la Power Stage, une épreuve télévisée en direct, qui rapporte des

points bonus. La Bollène-Vésubie – Peïra Cava sur vingt et un kilomètres trente-six. Au bout du chemin, il y a la première marche du podium pour le titre WRC, *World Rally Championship*. Le championnat du monde des rallyes. Elle va battre Ralph Dichters, son rival depuis la première course. Le championnat du monde des rallyes à Monte-Carlo, il y a quinze ans. Il l'avait battue à plates coutures. À peine sorti de sa bagnole, il s'était allumé une clope avec un Zippo doré qu'il avait fait claquer avec ostentation. Il lui en avait offert une :

— *Do you smoke?*

Elle avait dit oui, ce qui était un mensonge. Mais elle était la seule femme de la compétition – à croire même qu'elle était la première femme qu'ils voyaient de leur vie, vu la bave qu'ils avaient aux lèvres en la regardant. Ils l'ont surnommée *Black Diamond*, le diamant noir. À l'époque, elle avait vingt ans à peine, des cheveux bruns en bataille, des yeux noisette. Aujourd'hui, trente-cinq ans au compteur, elle n'a rien perdu de son chien : frange très foncée qu'on devine sous le casque, combinaison moulante, au logo du constructeur, gants de cuir. Pas de maquillage, jamais pendant les courses.

À l'époque, donc, il n'était pas question qu'elle dise non, pas question de flancher, devant le triple champion WRC. Elle avait allumé la clope, aspirant la fumée bien au fond de ses poumons sans crapoter ni tousser. Il s'était marré. Il avait cette insolence des hommes très beaux et qui le savent.

Depuis cette première fois, en 2002, elle en a remporté, des victoires. Elle peut s'enorgueillir de son

palmarès. Elle a même remporté les Vingt-Quatre Heures du Mans en 2007, alors que le compte-tours venait de lâcher. Elle s'est guidée à l'oreille. Après Le Mans, elle a décidé de quitter le circuit. Plus envie de tourner en rond comme un hamster dans sa cage. C'est là que Nathan et elle ont arrêté de concourir ensemble. Il est parti en F1, elle a remporté en 2008 le titre de championne de France féminine des rallyes. Vainqueur au Brésil, en Grèce, au Portugal, en Italie.

Aujourd'hui, elle est sur le point de prendre sa revanche. De battre Ralph Dichters, de rattraper l'humiliation de son rire et de cette clope dégueulasse, quinze années en arrière. Si elle gagne la course, elle se rapproche du sacre. Elle dispose de cinquante-huit points d'avance. Elle se sent invulnérable. Elle a l'impression de faire corps avec le véhicule, corps avec l'acier, l'essence et l'asphalte.

Elle va gagner. Elle va faire disparaître ce petit sourire suffisant qu'il lui a adressé à l'époque. Après, elle n'aura plus qu'à accomplir son rêve : gagner la Pikes Peak, la «course dans les nuages» du Colorado.

Plus vite. Cent soixante-dix, cent quatre-vingts.

Elle connaît son challenger par cœur. Sur le bout des doigts, au sens propre. Elle se rappelle une nuit où, ivres de vitesse et d'alcool, ils ont passé les dernières heures de l'aube dans sa chambre d'hôtel. Rien de tendre ni de lent, mais un enchaînement de figures rythmé et efficace.

Pendant un rallye, il ne faut jamais regarder en arrière, ni sur les côtés. Toujours devant soi, tou-

jours vers l'avenir, au ras du bitume. Elle ne doit pas penser à lui, surtout pas. Ne pas se dire qu'il a reçu le top départ deux minutes après elle et qu'il vient de s'élancer à son tour pour la battre au chrono. Les autres, leurs adversaires, ne comptent pas. Il n'y a qu'eux. Ils sont au coude-à-coude dans les performances des derniers jours. Il peut encore rattraper son retard.

Elle se demande ce que vaut sa bagnole. Il dispute la course dans une Citroën WRC version 2017 couleur bleu pétard. Elle croit voir son petit sourire narquois à travers le pare-brise. C'est une illusion bien sûr mais qu'importe.

Elle doit gagner. Elle accélère. La vitesse la grise. La voiture glisse. Elle est à deux cents kilomètres-heure, maintenant. Son copilote lui dit quelque chose, il veut l'alerter sur une note qu'elle a prise lors des repérages. Un virage dangereux. Elle se tourne légèrement pour lui répondre. Revient vers la route. Trop tard. Sur sa droite, un talus d'herbe et de terre. Les poteaux électriques forment des bornes irréelles. Un passage d'ombre, puis le soleil à nouveau, éblouissant. Son halo irisé brouille son champ de vision. Les couleurs se décomposent, formant un bouquet arc-en-ciel sur la vitre. Sur sa gauche, la roche affleure, couverte d'herbes, de mousses. Des sapins s'élancent en hauteur comme un mur éternellement vert.

Le virage. Un lacet en épingle à cheveux. Par une sorte de réflexe absurde, elle regarde son visage dans le rétroviseur. Elle se dit qu'au fond, elle n'est que cela. La parcelle de chair aperçue dans le frag-

ment de miroir va disparaître mais, impassible et lointain, continuera à subsister le monde bruyant et frénétique de la course automobile. Follement, alors qu'elle fonce à toute vitesse hors de la route, elle essaie de freiner. Mais il est beaucoup trop tard. Plus bas, des résineux, baignés de soleil, étalent leur tapis vert tendre. C'est un endroit splendide pour mourir.

La dernière image qu'elle emporte de cette vie-là, c'est celle d'un grand brasier qui dévore le ciel tandis qu'autour d'elle des gens s'agitent pour éloigner de l'explosion son corps brisé.

ACTE I : LE PARADIS

Au milieu de la course de notre vie, je perdis le véritable chemin, et je m'égarai dans une forêt obscure.

DANTE ALIGHIERI, *L'Enfer*, chant I,
traduction en prose d'Arnaud de Montor,
1859.

Là-bas

Chanteval, avril 2017.

L'ambulance emprunte une route de campagne, qui serpente entre les champs de blé. Seul son frère peut les apercevoir car, désormais en position horizontale, Sarah n'aperçoit plus du monde qu'un rectangle de ciel. Elle y suit, comme sur une télévision, les infimes variations lumineuses, les nuages ou les oiseaux. Et elle, que jamais la vue d'un paysage n'a émerveillée, se surprend à traquer chaque détail, à vouloir s'y perdre, s'y dissoudre. Le temps est frais mais printanier. Le ciel bleu n'est ponctué que de nuages hauts.

À mesure qu'ils s'effilochent sous ses yeux, elle perd ses repères. La distance entre Paris et le centre lui semble si vaste qu'un décompte chiffré en kilomètres n'aurait plus de sens. Elle s'éloigne. Elle s'arrache à son appartement, à sa ville, à la vie qu'elle a connue jusque-là. Au début, elle demande à son frère où ils se trouvent. Nemours, Courtenay, Auxerre, Châteauneuf, Chalon-sur-Saône, Cham-

béry. Puis, elle cesse de s'intéresser aux différents noms que son frère égrène et qui ne signifient plus rien que l'éloignement, l'étrangeté. Lignes, Nivoire, Saint-Lorieux, Dilaure. Un arrachement à tout ce qu'a été sa vie.

Son frère Nathan est assis près d'elle. Il essaie de lui parler. De sa voix rassurante, familière, il lui demande si elle a le trac. Il lui répète qu'elle a eu beaucoup de chance. C'est normal qu'elle ne s'en rende pas compte, mais elle aurait pu y rester, comme son copilote. Il est mort sur le coup, il n'a pas souffert. Nathan l'exhorte à ne pas culpabiliser, les coureurs automobiles savent ce qu'ils font, ils connaissent les risques, ils les acceptent. Ç'aurait pu être l'inverse : elle dans la boîte en bois, six pieds sous terre, et lui, fixé au sol, paralysé. Son corps est en miettes mais un corps en miettes est préférable à la mort. Non ?

Sarah ne répond pas. Elle n'en est pas sûre du tout. Elle se perd dans la contemplation du ciel qui les oppresse de son couvercle bleu.

Nathan dit encore :

— Faut que tu remontes la pente, Sarah. Te laisse pas bouffer par la déprime.

Il n'emploie jamais le mot « dépression », qui serait plus approprié à son état d'âme. Mais il n'apprécie guère l'étalage de sentiments. Aussi poursuit-il dans cette veine : elle doit se battre, ne pas se laisser aller, des trucs comme ça. Elle ne le juge pas, elle aurait dit la même chose, il y a seulement deux mois.

Deux mois de coma, de soins intensifs, de tuyaux dans la bouche, dans l'urètre, dans les bras. Deux mois de piqûres, de toilettes intimes par des étrangers, de sondes, de perfusions bloquées, de moniteurs qui bipent parce que le médicament est terminé, parce qu'elle a une tension très forte, trop basse, un pouls très faible, trop élevé. Du bruit, tout le temps. Des rumeurs lointaines, des infirmières qui ouvrent grand la lumière en pleine nuit pour vérifier les machines, changer le liquide de la perf, vérifier qu'elle ne va pas crever.

À la suite d'une lésion de la moelle épinière, elle est paraplégique. Paralysée de la partie basse du tronc et des jambes. Elle peut bouger tout le reste, sa tête, son cou, ses bras, mais pas ses « membres inférieurs », comme ils disent.

Malgré ces termes apparemment objectifs, rien de stable, rien de définitif. Sa confiance en la médecine s'est évanouie. Elle la considérait jadis comme une science dure, s'appuyant sur des faits et des certitudes. Il n'en est rien. Les picotements qu'elle ressent dans les cuisses peuvent être le signe avant-coureur qu'elle va remarquer ou une simple illusion psychique.

— Avec la moelle, on a toujours des surprises, avait dit l'un des médecins.

Attendre, l'unique mot d'ordre. Espérer.

Elle a dû apprendre les mots. Compression de la moelle épinière. Vertèbre D12 fracturée. Stabilisation de la fracture par ostéosynthèse. Lésion médullaire incomplète. Spasticité. Et, avec les mots, des perceptions inédites. Elle a pris conscience qu'on

pouvait ressentir à la fois des douleurs intolérables dans certaines parties du corps et une anesthésie complète dans d'autres. On lui a recommandé de faire attention car son insensibilité à la douleur dans la zone inférieure la rendait vulnérable aux blessures. Aux brûlures, aux escarres.

La lumière artificielle. La peinture couleur saumon ou vert d'eau, selon les services qui l'ont accueillie. Les nouveaux visages du personnel soignant. Toujours différents. Impossible de les reconnaître, de s'accoutumer. Les visites réservées à la famille proche : Nathan, en l'occurrence, puisqu'elle n'est pas mariée et que sa mère est morte.

Son père n'a pas voulu venir.

— Tu le connais, a dit Nathan, gêné. Il dit qu'il n'y arrive pas, ça lui fait trop de peine.

Le temps s'est étiré, interminable. Parfois, elle s'est demandé si Arthur appellerait. En se présentant comme son concubin, il aurait peut-être eu l'autorisation de revêtir les surchaussures, jaunes ou bleues, la blouse, et le bonnet jetable. Mais il n'a pas appelé. Pas même un texto. Il y a des gens que la souffrance des autres fait fuir, il est de ceux-là. Par contre, elle a reçu un message de Ralph Dichters. Quelques lignes de prompt rétablissement, en anglais. Ça l'a touchée, il n'était pas obligé. De toute façon, elle n'a pas eu le temps de penser longtemps à Arthur, ni à Ralph. Une fois réveillée du coma, la douleur l'a submergée. Pas une douleur morale, non : la souffrance physique brutale, contre laquelle s'écrase toute forme de réflexion.

*

Cet ancien sanatorium reconverti en centre de Soins de Suite et de Réadaptation (SSR) se trouve près de la commune de Chanteval, cinq cent trente âmes, perdues au milieu des montagnes. Personne ne lui a indiqué combien de temps elle y séjournerait. Quelques mois, probablement.

Les différentes nuances de bleu rendent les cimes alentour presque irréelles. Même les feuilles, peut-être à cause des reflets du ciel ou par contamination des montagnes, prennent des teintes cobalt. Les rayons du soleil, là-haut, paraissent plus éblouissants qu'à Paris.

Sarah ferme les yeux, angoissée par ce monde bleu et silencieux, à peine piqué de noir par le vol des oiseaux. Elle a peur des changements qui vont s'opérer dans sa vie. Alors, elle fait ce qu'elle fait toujours dans ce cas. Mettre en route sa caméra imaginaire. Elle pratiquait ce jeu, enfant, braquant l'objectif sur elle : vivre comme si elle était filmée, chaque mouvement et chaque inflexion de sa voix enregistrés. Le défilé des jours, les difficultés du quotidien, la mort de leur mère, tout cela elle l'a transcendé grâce à cet objectif invisible. Il lui suffisait de s'inventer un autre œil pour que tout autour d'elle chatoie de mille feux secrets. Et pour exister, tout simplement. Car loin des regards, elle perdait toute consistance. Aujourd'hui, la caméra n'est plus dirigée sur elle, mais sur la route conduisant au centre. Car Sarah

s'est annulée dans sa douleur. Elle s'y est ensevelie. Et pour rien au monde, elle ne veut songer à ce corps ouvert, vissé, cloué, boulonné, recousu, rafistolé de façon si fragile et provisoire qu'elle se sent près de tomber en morceaux.

L'accident lui a ouvert les yeux sur la réalité de l'organisme : un assemblage temporaire de pièces mécaniques. Elle l'a compris le jour où un chirurgien lui a expliqué quels organismes étrangers elle avait désormais sous la peau : vis, clous, boulons, tiges d'acier. Ils ont sorti la trousse à outils pour réparer sa vieille carlingue. L'illusion de solidité et de fermeture a volé en éclats. Maintenant, elle ne voit plus en elle qu'un amas de cellules qui n'arrêtent pas de naître et de crever. De l'épiderme toujours sur le point de se déchirer. Des liquides prêts à se répandre au-dehors. Des chairs à brûler, à percer, à défaire, à dévorer, à pourrir.

— Ça y est, on arrive.

À contrecœur, Sarah détache ses yeux de l'entrelacs des nuages et des cimes.

Le portail automatique s'ouvre. L'ambulance s'engage sur un chemin en gravier qui mène jusqu'à un petit parking en terre. Devant eux, à deux cents mètres, se dresse une vaste bâtisse sur un terrain de plusieurs hectares.

L'ambulance se gare. Deux aides-soignants en sortent. L'un d'eux déplie le fauteuil roulant. Ils soulèvent Sarah du sol et l'assoient. Elle revoit à nouveau le monde à l'endroit mais un cran plus

bas. Au niveau de son visage, un panneau en bois. Le panneau a été réalisé au centre, sans doute par des jeunes. Il est mal coupé, des lettres multicolores se détachent sur le fond clair.

« L'Herbe bleue. »

Les corps brisés

Sarah est une coureuse de rallye reconnue dans un milieu hautement macho. Un jour, lors d'une spéciale, elle sort de route. Son coéquipier meurt sur le coup et elle se retrouve plongée dans le coma, avant de se réveiller paralysée des deux jambes. Elle intègre un centre hospitalier perdu en haute montagne, où rayonne un médecin que tout le monde surnomme le « docteur Lune ». Brisée physiquement et psychologiquement, Sarah développe une dépression paranoïaque, qui atteint son paroxysme quand la patiente qui partage sa chambre disparaît. Pour le personnel, il ne s'agit que d'une fugue, mais Sarah est convaincue qu'il n'en est rien...

ELSA MARPEAU

Elsa Marpeau a grandi à Nantes, s'est installée à Paris et a vécu à Singapour. Après *Les yeux des morts*, prix Nouvel Obs - BibliObs du roman noir 2011, elle a publié *Black Blocs*, *L'expatriée* (prix Plume de Cristal 2013), *Et ils oublieront la colère* et *Les corps brisés* dans la Série Noire. Elle est également créatrice de la série *Capitaine Marleau*.



ELSA MARPEAU
LES CORPS BRISÉS

Cette édition électronique du livre
Les corps brisés de Elsa Marpeau
a été réalisée le 18 février 2019
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072840685 - Numéro d'édition : 347646).

Code Sodis : U23732 - ISBN : 9782072840722.

Numéro d'édition : 347650.